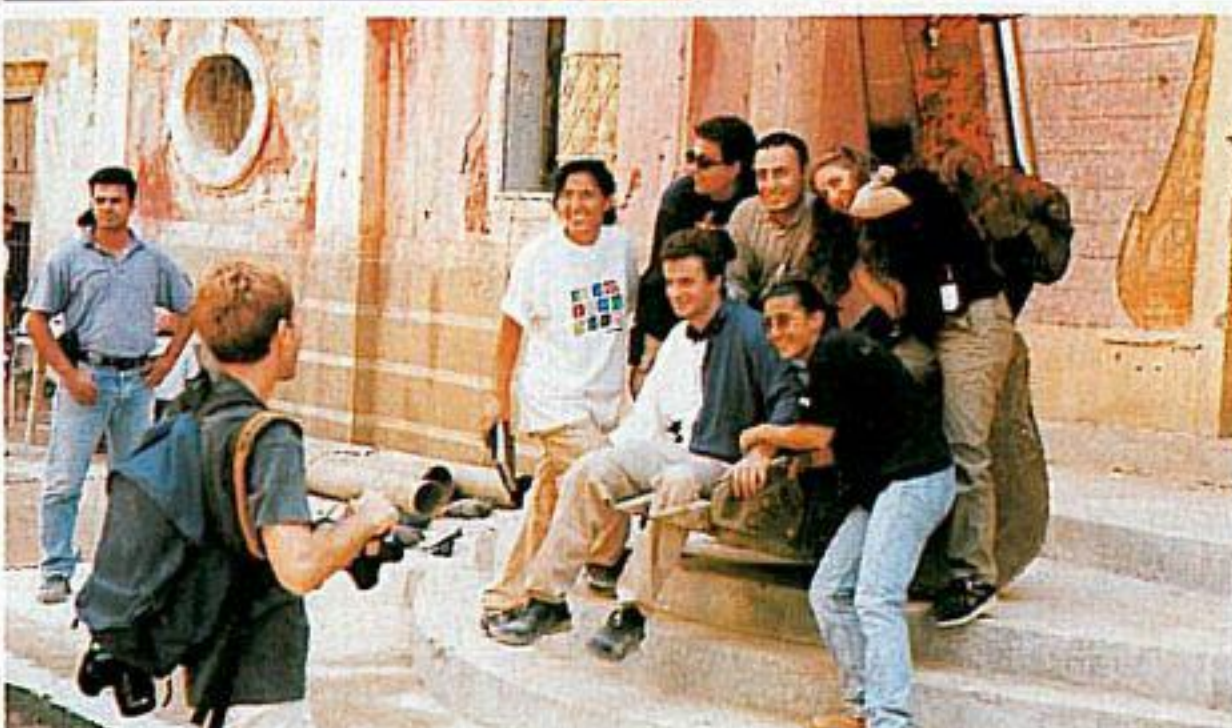
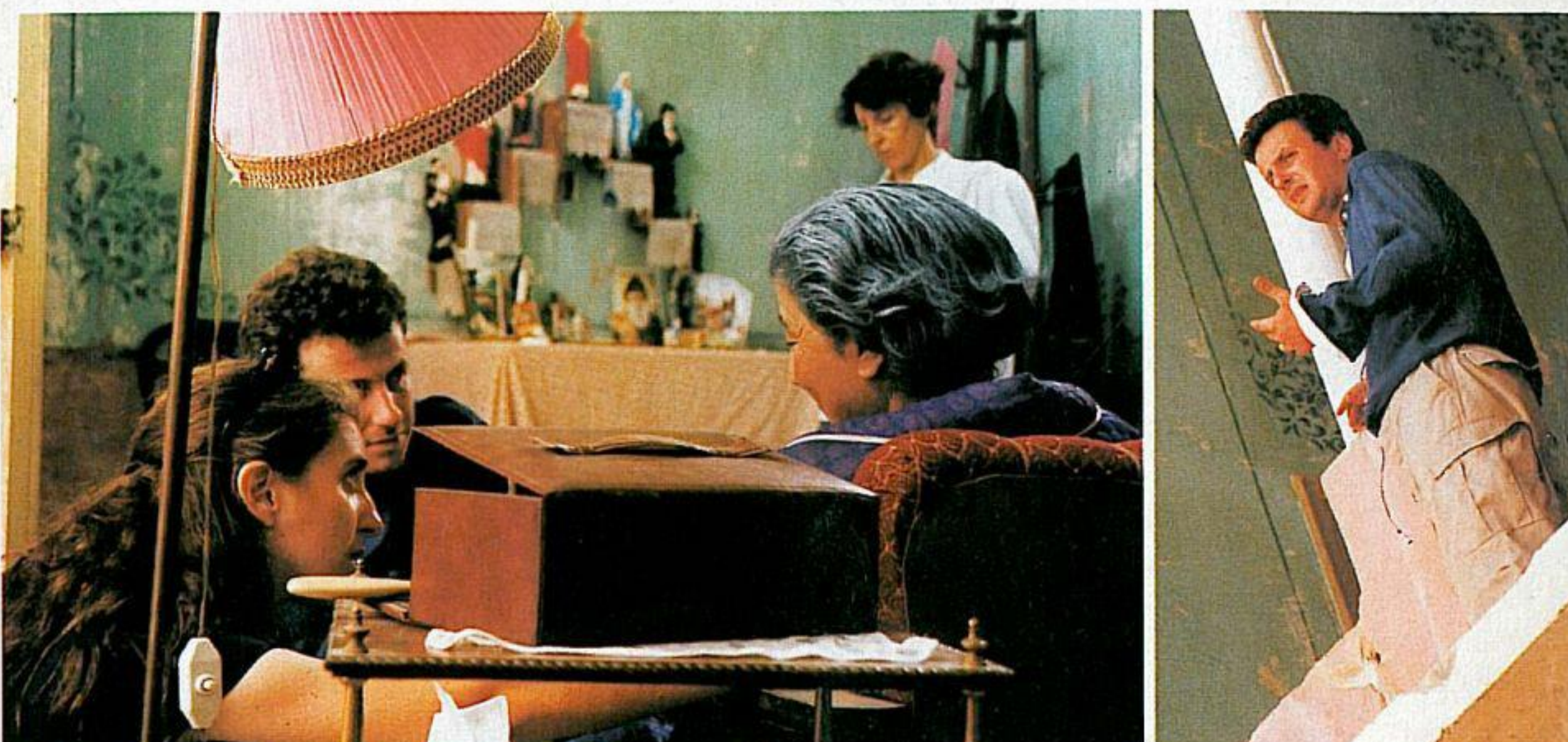


CINÉMA



C'est une maison rose mi-réelle, mi-fictionnelle, qui n'a jamais fléchi devant les bombardements de la guerre libanaise même si elle en garde les stigmates. Aujourd'hui pourtant, elle sera éventrée par les bulldozers au détriment d'un projet de construction moderne. Seule la façade survivra. Cet incident qui fera naître les querelles entre gens du quartier et habitants de la maison n'est ni un fait divers ni un roman, mais le film que viennent de tourner en août et septembre Joanna Hadji Thomas et Khalil Joreige. Derrière ces pellicules interminables se profile l'itinéraire de deux cinéastes. **Rencontre.**

Joanna et Khalil

Derrière la caméra Khalil. Au scénario, Joanna. Mais le schéma n'est pas aussi simpliste car les rôles se confondent et se fondent. Mû très tôt par une fièvre de cinéma, ce couple épris respectivement de photos et d'histoires ne concrétisera sa passion que dans ce métier qui raconte les images. Un parcours pour le moins ordinaire pour deux jeunes qui suivirent pourtant des filières totalement différentes. C'est en 1990, après des études de sciences politiques pour Joanna à l'USJ, de philo et de droit pour Khalil, qu'ils décidèrent de conjuguer le verbe s'unir à tous les temps et tous les modes. Paris sera le témoin de leur alliance totale, sur le plan affectif et professionnel. Ils reprirent le chemin des écoliers pour une licence en arts et littérature qui fut un tremplin pour le cinéma.

Des débuts timides

Tous deux avaient hâte de mettre en pratique leurs connaissances et de ne plus s'attarder à la théorie. Après un stage intensif à New York, ils avaient déjà la caméra en main, ce qui leur permit de tourner le premier court métrage de 12 minutes en 16 mm «3, 3, 3, Sycomore». Suit le second, de 8 minutes, intitulé «Faute

«Derrière la maison rose» l'itinéraire de

Joanna et Khalil

d'identité», film qu'ils ont produit et réalisé seuls avec une équipe professionnelle, et par le biais duquel ils ont pu comprendre tous les rouages du métier, de la production jusqu'à la diffusion. Après ces deux courts métrages, une insatiable boulimie de travail les fit s'atteler à un long métrage dont le scénario avait obtenu le prix «Sources du groupe Média» en 1995. Mais il fallait le retravailler et c'est ce qu'ils firent. Ainsi naquit «La Maison Rose».

La machine en branle

Mais tout ne fait que commencer. Un film ne peut voir le jour s'il n'est pas soutenu par un producteur. Khalil et Joanna ont la chance de rencontrer Edouard Mauriat, coopérant à l'ambassade française. Le scénario lui plaît, il décide d'en activer le financement. Un an et demi pour réunir le budget: une aide du Fonds Sud, de Canal Plus et également une coopération canadienne. Dernièrement, le nom de la banque Audi est venu s'ajouter à la liste. «Un producteur n'est pas seulement celui qui finance, explique Khalil, il fournit un travail artistique assez déterminant, il doit donc jouir de la même vision du film, de la même conception des réalisateurs. Avec Edouard

«Derrière la maison rose» l'itinéraire de Joanna et Khalil

► Mauriat (donc c'était le premier film), l'essentiel n'a jamais été remis en question, la confiance était totale. Mais, poursuit Joanna, nous attendons une aide promise par le ministère de la Culture.»

Budget, réalisation et tournage

Pourquoi cet acharnement à obtenir des fonds libanais? C'est en chœur qu'ils répondent «que l'argent est un élément important dans la nationalité d'un film. Nous sommes des réalisateurs qui revendiquons notre appartenance libanaise, nous faisons des films en arabe avec des acteurs libanais mais malgré cela nous sommes considérés français car la production est telle et nous devons par ce fait même accepter certaines contraintes comme celle de la langue (30% du film doivent être tournés en français, nous avons trouvé une alternative en le tournant en deux versions). Sans l'aide financière de la

nous n'avons ni l'âge ni l'expérience pour faire des caprices. Nous saluons tous deux les techniciens qui ont accompli un très bon travail. Aussi, nous avons été les premiers étonnés par le décor.»

C'est Frédéric Bénard, chef décorateur, qui a conçu le décor du film. Assistant sur le

«Nous sommes des réalisateurs qui revendiquons notre appartenance libanaise, mais nous sommes considérés français à cause de la production.»

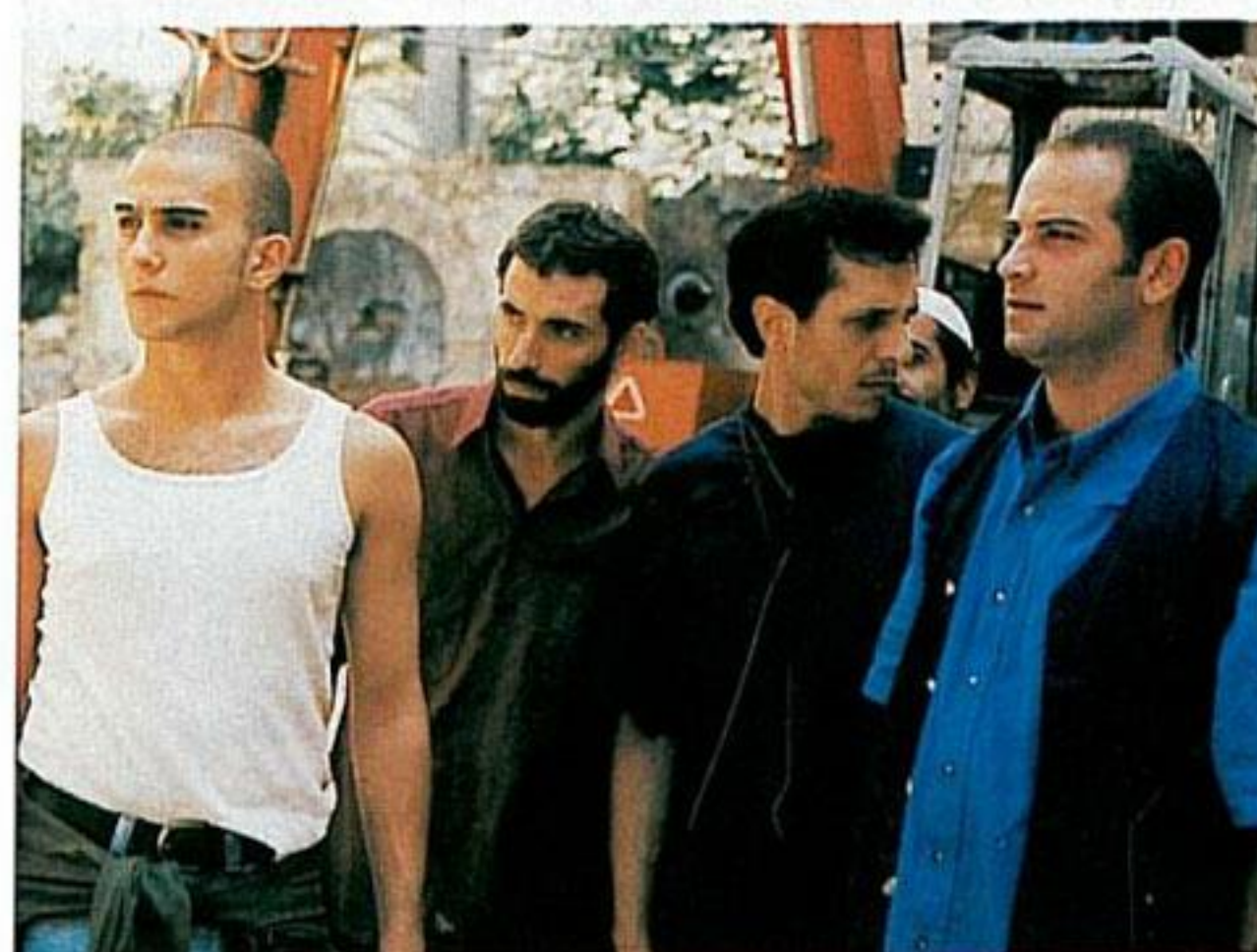
plateau de «La reine Margot», «Lucie Aubrac» et de «Germinal», il a à son actif une bonne expérience. Arrivé au Liban 6 mois auparavant, il a travaillé en collaboration avec l'architecte Fadlallah Dagher. Ensemble, ils ont construit la maison, dont le style est un rappel d'éléments de plusieurs constructions beyrouthines, vieillie grâce au patineur, François Pierre Deberre. «Tout

Cette maison rose ne symbolise-t-elle pas ce décalage ressenti par tout Libanais à cause de son appartenance sociale, de sa présence ou de son absence durant la guerre; n'est-elle pas cette distanciation que Joanna et Khalil revendiquent pour jeter un regard plus objectif sur les stéréotypes? Toutes ces questions

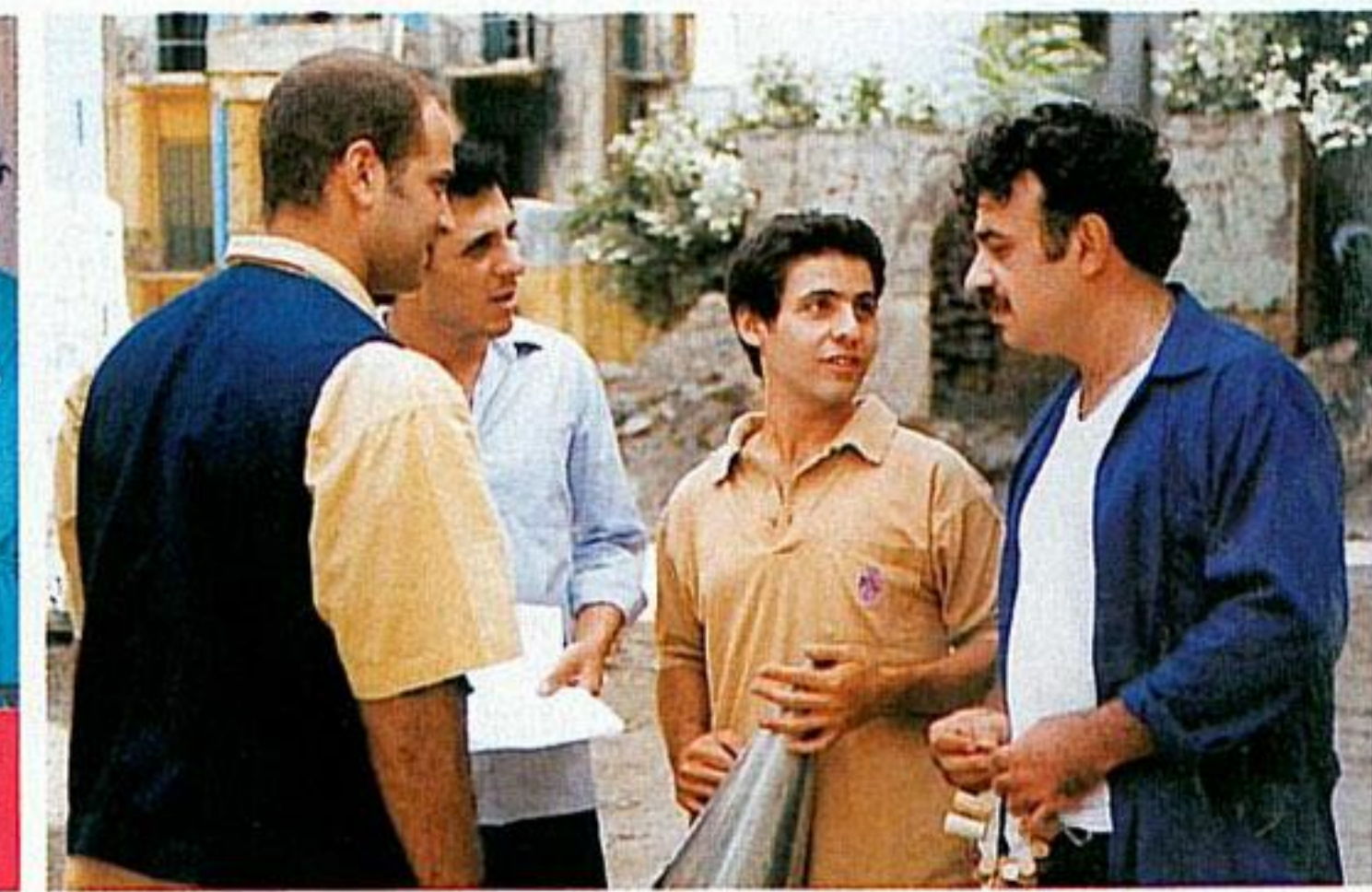
n'ont pas de réponses et peuvent aboutir à certaines impasses mais tel est le but: faire réfléchir tout en divertissant.

La magie du métier

La magie, selon Joanna, réside non dans le cinéma mais dans l'histoire elle-même. Dans la façon dont elle est racontée, dans un rythme



Moments de tournage au centre-ville avec les décombres pour toile de fond.



banque Audi, nous aurions réalisé ce film avec un goût amer en bouche. Nombreux sont les cinéastes libanais qui attendent constamment une aide de la France parce que leur propre pays (les chaînes de TV incluses) ne les aide pas.» Une fois les fonds assurés, le tournage peut commencer. Il a eu lieu cet été avec un casting effectué par Joanna et Khalil, aidés par Lara Saba, car il n'est pas facile de trouver 50 personnes. Aujourd'hui, ils s'en félicitent car la plupart des acteurs sont des professionnels glanés parmi les meilleurs au Liban. Khalil confirme qu'ils ont beaucoup apporté au scénario car, avec 20 comédiens principaux et sans vedette, aucun d'eux n'a jamais essayé de pousser ce film vers lui. «Pour moi, poursuit Joanna, le tournage est une aventure humaine. On vit durant un certain temps dans un microcosme de société, malgré quelques ennuis (pas de grands drames, non, mais des imprévus), on se sent vidé à la fin et on est triste de voir tout ce monde se séparer. Il était essentiel, pour nous, de nous durcir et de ne pas faire de concessions afin de mener ce film à bon port, tout en n'étant pas odieux car

le quartier a été construit pour les besoins du film, c'est une notion à laquelle on n'est pas encore habitué au Liban. Ce qui est épatant, ajoute Joanna, c'est qu'il existe une véritable continuité entre l'intérieur tourné à Amchit et Baakline et l'extérieur qui a principalement pour cadre Wadi Abou Jamil. Si la maison est rose, c'est qu'on l'a voulue ainsi afin qu'elle soit décalée par rapport à son milieu.»

La maison, une métaphore

Que représente cette maison rose pour Joanna et Khalil? Pour elle, c'est une métaphore car c'est un lieu, un espace clos, un intérieur où chacun règle son problème; c'est aussi une image du pays, de la mémoire individuelle et non collective. «On a voulu voir comment se structure le système mis en place après la guerre à travers la reconstruction. Nous refusons donc le tabou du questionnement.» Pour lui, le film n'est ni didactique, ni un reportage sur les dangers de la reconstruction. «Nous sommes là pour poser des questions et orienter les gens. Ce processus est plus intéressant que la réponse en elle-même.»

adopté pour créer l'émotion. Quand on écrit un scénario, il ne faut pas cesser d'y croire tout en le tournant. Sinon, le film ne sera plus crédible. «C'est la notion de plaisir qu'on tire de cette aventure, confie Khalil. L'aventure doit transparaître dans notre film à travers les points de décrochement qu'on appelle lieux de travail, où le spectateur est invité à réfléchir. Il entre ainsi dans le jeu du réalisateur.» Ces deux réalisateurs de retour au Liban parce que les artistes qui y sont restés durant les temps difficiles leur en ont donné l'envie, se partagent aujourd'hui entre Beyrouth et Paris. Enseignants à l'IESAV (et à Paris X pour Joanna), ils avouent modestement qu'ils poursuivent leur doctorat en littérature, section cinéma. Pour eux, la tâche n'est pas terminée. Il reste beaucoup à apprendre. En tout cas, ils apprennent à leurs étudiants qu'on ne tire pas d'abord sa force de l'argent mais du scénario. «Un scénario s'écrit dix fois s'il le faut.» Avant la diffusion de leur film prévue pour février 1999, c'est une belle leçon d'humilité qui nous parvient de ces deux jeunes cinéastes.

C.K.